

### **Les obsédés de Boris Schreiber**

Quête spirituelle et grimaces.

Boris Schreiber est un écrivain solitaire, qui ne suit aucune mode et ne se plie à aucune norme. Sept romans, depuis 1957, n'ont pas réussi à l'imposer au public. On a quelque peine à saisir ses personnages : des obsédés et des naïfs qui entreprennent de conquérir le monde et, en même temps, comme par une curieuse paralysie, démontent leurs propres illusions : un va-et-vient entre l'absolu et l'abjection, le rêve insensé et le dénigrement de soi.

Ainsi, dans ses deux meilleurs ouvrages, *La Rencontre des absents* et *l'Évangile selon Van Horn*, voit-on un homme sans mémoire qui imagine sa vie en la maudissant, et un baroudeur qui change sans cesse d'horizon pour retrouver un prétendu paradis, qu'il sait imaginaire. L'obsession peut être hautaine, mais il lui arrive de se montrer mesquine : les anti-héros de Boris Schreiber se punissent... d'être déjà punis par une société cruelle. Ces impossibilités, ces ricanements, on les retrouve dans *l'Organeau*, qui, sans être le plus ambitieux de ses romans, peut passer pour un « mode d'emploi » de Boris Schreiber : il est plus simple et situé dans un décor plus convenu.

Fernand Hilaire est un petit vieux qui habite pauvrement du côté de *Quai des Brumes* ou de *l'Hôtel du Nord* : cinéma superficiel, pour ne pas encombrer les aventures et les ratages de l'âme. Celle-ci se nourrit de bassesses quotidiennes, de gâtisme patient, de commérages sans relief et d'une sourde nécessité de dépassement de soi : comment, pourquoi, au bénéfice de qui ? La rancœur et la résignation se partagent cet esprit mesquin, qui connaît encore des sursauts. Fernand Hilaire est-il tout juste bon pour parler à des voisins décatés et pour ruminer les conseils d'une assistance sociale, chargée de veiller sur lui ? S'il est éteint, il s'en veut de s'en rendre compte.

Il rencontre une bande d'anarchistes, une fille de passage. Les loubards préparent un grand coup. Fernand Hilaire dresse l'oreille : il y a parmi eux des pseudo-intellectuels, qui ont de la lecture. Alors, son passé revient ventre à terre : jadis, il a publié des livres, et se considère comme un incompris à qui personne jamais n'a rendu justice. Il s'accroche à la fille : si le mauvais coup réussit, la bande se donnera le luxe de citer les écrivains qui l'auront inspirée. L'espoir naît chez le vieillard : il pourrait bien passer pour l'un des directeurs de conscience des anarchistes. Il supplie ; il s'abaisse à toutes les flatteries ; il pleure : au moins figurer sur cette liste !

La fille le prend en pitié : soit, il aura sa responsabilité dans l'acte terroriste qui se prépare. Fernand Hilaire ne vit plus que pour cette renommée usurpée, fautive, dégradante : il s'entête, comme tous les personnages de Boris Schreiber, illuminés pour de fausses raisons et retors devant le réel. La fille a-t-elle menti ? S'il figure sur la liste, c'est par dérision : et s'il n'y figure pas, c'est qu'on s'est moqué de lui. Une fusillade de série B met fin au complot ; Fernand Hilaire n'aura pas la gloire des réprouvés, même aux yeux d'autres réprouvés.

Angoisse et absurde, ambition et impuissance, mensonge à soi et aux autres, quête spirituelle et grimaces : ce petit livre nerveux, méfiant, grave, tragique, en ses phrases brèves sèches, volontiers inachevées et comme tronquées par suffocation, traduit un univers d'infini malaise : il faut y voir une souffrance à la fois insolente et pudique, qui cache ses profondeurs.

ALAIN BOSQUET

L'ORGANEAU, de Boris Schreiber, Jean-Jacques Pauvert/Alésia, 200 pages, 57 F.